



Un grand film politique sur la résistance italienne

Dans « Le Terroriste », sorti en 1963, Gianfranco De Bosio revient sur cette période de la seconde guerre mondiale

REPRISE

Enclavée derrière la « ligne gothique », la Vénétie fut l'une des dernières régions du nord de l'Italie à se libérer de l'occupant allemand au tournant de la seconde guerre mondiale, marquée dans la durée par des faits de résistance radicaux, hautement controversés et tout aussi brutalement réprimés par l'ennemi. Un film extraordinaire, astre noir du cinéma politique italien, *Le Terroriste* (1963) revenait avec une sécheresse et une précision inouïes sur ces faits, mais vingt ans après ceux-ci, quand il était de nouveau possible de les regarder en face, une fois soldé le néoréalisme d'après-guerre qui en avait fait son socle mythologique.

Ce premier long-métrage, l'un des rares signés Gianfranco De Bosio (1924-2022), refait surface en salle dans une copie flamboyante neuve. Connue comme metteur en scène de théâtre de Brecht, De Bosio fut également une figure importante de la Résistance, membre du Comité de libération nationale (CNL), actif au sein des groupes d'action patriotique, les GAP, ces petites cellules autopilotées pour commettre des sabotages. L'homme savait donc de quoi il parlait au moment de ressaisir cette séquence clandestine, moins sous forme d'un récit que d'un rapport d'activité, avec cette austère lucidité de l'examen qui débrouillait de l'intérieur le mythe unitaire du partisanisme italien.

Tension palpable

Nous sommes à l'hiver 1943, à Venise, peu de temps après la chute du régime fasciste, au printemps. Trois partisans s'organisent pour commettre un attentat contre le siège de la Kommandantur, installé dans le palais des Doges : revêtus d'uniformes allemands, ils y livrent par bateau des caisses de bouteilles piégées. L'opération, pi-

lotée par un homme de l'ombre, Renato Braschi dit « l'ingénieur » (Gian Maria Volonté), échoue. Les dignitaires visés en réchappent, les victimes sont vénitiennes.

La réponse de l'occupant ne se fait pas attendre : les partisans prisonniers seront fusillés. La section locale du CNL, qui rassemble diverses forces politiques des communistes aux libéraux, s'agite, les plus modérés plaident pour ne pas s'associer à ces frappes clandestines qualifiées de « terroristes ». On décide la désactivation du GAP jusqu'à nouvel ordre, mais « l'ingénieur » poursuit ses frappes stratégiques, agissant désormais hors de tout contrôle politique, quitte à se retrouver de plus en plus isolé, exposé.

Le film s'ouvre sur une scène étonnante, dans une église, en pleine messe, la caméra glissant froidement parmi les travées de fidèles pétrifiés, dans une ambiance de suspicion pesante. De Bosio annonce d'emblée la couleur : regard distancé, saisie des forces en jeu, le travelling comme mesure d'une situation. Si De Bosio favorise les grands blocs de récit, c'est par un respect forcené pour l'« action » (au sens physique et politique du terme), qui lui permet d'agréger des faits dans leur succession.

Sa rigueur descriptive s'applique aussi bien aux scènes de sabotage, au suspense terriblement prenant, qu'aux débats internes à la Résistance, qui manifestent une profonde intelligence politique. La tension du film, palpable, prend à la gorge. Elle est liée, d'une part, à l'usage du cadre large, qui fait toujours de l'action un enjeu spatial de traversée – Venise s'étendant tel un dédale complexe, sous un jour cafardeux –, comme au refus de toute musique dramatique, qui laisse place à une autre symphonie, celle des bruits concrets et obsédants dont s'accompagne la lutte armée.

« L'ingénieur » n'occupe pas le centre du film, mais s'y déplace

obliquement : sa présence est intermittente, il apparaît et disparaît d'une scène à l'autre, ombre fuyant dans les ruelles, et ce n'est que tardivement que son identité se précise – trop tard, mais à dessein. Monstre de minutie, il s'aliène dans l'action clandestine, qui devient pour lui une seconde nature, du moins une « mécanique ». Il s'éloigne dans l'action.

Lors d'une très belle scène avec Anouk Aimée, qui joue sa femme en fuite, ce héros furtif s'adresse à l'avenir, c'est-à-dire aux années 1960 contemporaines du tournage : « Dans vingt ou trente ans, quand tout cela sera fini, y aura-t-il de nouveau une période dans laquelle les gens se laisseront endormir, anesthésier, par un peu de paix et d'abondance ? Et peut-être que, pour des raisons matérielles, on acceptera de tout perdre à nouveau. »

Allusion à peine voilée à l'Italie du miracle économique qui aura définitivement liquidé le programme de la Résistance. Une résistance que le film révèle déjà minée de l'intérieur par ses processus politiques internes. Plus *Le Terroriste* avance, plus il rencontre ce constat amer, implacable, qui était, sur le registre de la comédie grinçante, également celui d'*Une vie difficile* (1961), de Dino Risi : la guerre n'est jamais finie. ■

MATHIEU MACHERET

Film italien en français de Gianfranco De Bosio (1963).

Avec Gian Maria Volonté (1 h 34).

Ce premier long-métrage, l'un des rares signés Gianfranco De Bosio, refait surface en salle dans une copie flamboyante neuve